

beaucoup à Murat, s'occupait à reconnaître la gauche de la position ennemie : elle était abordable, c'était de ce côté qu'il eût fallu attaquer ; mais Murat ne pensa qu'à se heurter contre ce qu'il avait devant lui.

Pour l'empereur, il n'arriva sur le champ de bataille qu'avec la nuit, et suivi de forces insuffisantes. On le vit s'avancer vers Mojaïsk, marchant d'un pas encore plus lent que la veille, et dans une telle absorption, qu'il semblait ne pas entendre le bruit du combat, ni les boulets qui arrivaient jusqu'à lui.

Quelqu'un l'arrêta, en lui montrant l'arrière-garde ennemie entre lui et la ville, et derrière, les feux d'une armée de cinquante mille hommes. Ce spectacle constatait l'influence de sa victoire, et le peu de découragement de l'ennemi ; il y parut insensible ; il écouta les rapports d'un air affaissé et laissa faire ; puis il retourna se coucher dans un village à quelques pas de là, et à portée des feux ennemis.

L'automne des Russes venait de l'emporter ; sans lui, peut-être la Russie tout entière eût fléchi sous les armes aux champs de la Moskowa : son inclémence prématurée vint singulièrement à propos au secours de leur empire.

Ce fut le 6 septembre, la vielle même de la grande bataille ! un ouragan annonça sa fatale présence. Il glaça Napoléon. Dès la nuit qui précéda cette bataille décisive, on a vu qu'une fièvre ardente brûla son sang, abattit ses esprits, et qu'il en fut accablé pendant le

combat ; cette souffrance arrêta ses pas et enchaîna son génie pendant le cinq jours qui suivirent : après avoir préservé Kutusof d'une ruine totale à Borodino, elle lui donna le temps de rallier les restes de son armée, et de les dérober à la poursuite.

Le 9 septembre montra aux français Mojaïsk debout et ouverte ; mais en deçà, l'arrière-garde ennemie encore sur les hauteurs qui la dominant, et qu'occupait la veille leur armée. On pénétra dans la ville, les uns pour la traverser et poursuivre l'ennemi, les autres pour piller et se loger : ceux-ci n'y trouvèrent point d'habitants, point de vivres, mais seulement des morts, qu'il fallut jeter par les fenêtres pour se mettre à couvert, et des mourants qu'on réunit dans un même lieu.

Il y en avait partout, et en si grand nombre, que les Russes n'avaient pas osé incendier ces habitations ; toutefois, leur humanité, qui n'avait pas toujours été si scrupuleuse, céda au besoin de tirer sur les premiers Français qu'ils virent entrer, et ce fut avec des obus, de sorte qu'ils mirent le feu à cette ville de bois, et brûlèrent une partie des malheureux blessés qu'ils y avaient abandonnés.

Pendant qu'on cherchait à les sauver, cinquante voltigeurs du 33^e gravissaient la hauteur, dont la cavalerie et l'artillerie ennemie occupaient le sommet. L'armée française, encore arrêtée sous les murs de Mojaïsk, regardait avec surprise cette poignée d'hommes dispersés, qui, sur cette pente découverte, irritaient de leurs feux des milliers de cavaliers russes.

Tout-à-coup ce qu'on prévoyait arriva. Plusieurs escadrons ennemis s'ébranlèrent : un instant leur suffit pour envelopper ces audacieux, qui se pelotonnèrent rapidement, et firent face et feu de tous côtés ; mais ils étaient si peu, au milieu d'une plaine si vaste et d'une si grande quantité de chevaux qu'ils disparurent bientôt à tous les yeux.

Une exclamation générale de douleur s'éleva de tous les rangs de l'armée. Chacun des soldats, le cou tendu, l'œil fixe, suivait tous les mouvements de l'ennemi, et cherchait à démêler le sort de ses compagnons d'armes. Les uns s'irritaient contre la distance, et demandaient à marcher ; d'autres chargeaient machinalement leurs armes ou croisaient la baïonnette d'un air menaçant, comme s'ils avaient été à portée de les secourir.

Tantôt leurs regards s'animaient comme lorsqu'on combat, tantôt ils se troublaient comme lorsqu'on succombe. D'autres conseillaient et encourageaient, oubliant qu'on ne pouvait les entendre.

Quelques jets de fumée, qui s'élevèrent du milieu de cette masse noire de chevaux, prolongèrent l'incertitude. On s'écria que les français tiraient, qu'ils se défendaient encore, que tout n'était pas fini. En effet, un chef russe venait d'être tué par l'officier commandant ces tirailleurs. Il n'avait répondu à la sommation de se rendre que par ce coup de feu.

Cette anxiété durait depuis plusieurs minutes, quand tout-à-coup l'armée jeta un cri de joie et d'admiration en voyant la cavalerie russe, étonnée d'une résistance si audacieuse, s'écarter pour éviter un feu bien nourri, se disperser, et laisser enfin revoir ce peloton de braves, maître sur ce vaste champ de bataille, dont il occupait à peine quelques pieds.

Dès que les Russes virent qu'on manœuvrait sérieusement pour les attaquer, ils disparurent sans laisser de traces après eux. Ce fut comme après Vitepsk et Smolensk, et bien plus remarquable, le surlendemain d'un si grand désastre : on resta d'abord incertain entre les routes de Moskou et de Kalouga ; puis Murat et Mortier se dirigèrent à tout hasard sur Moskou.

Ils marchèrent pendant deux jours, ne mangeant que du cheval et du grain pilé, sans trouver ni hommes ni choses qui décelassent l'armée russe. Celle-ci, quoique son infanterie ne formât plus qu'une seule masse toute confuse, n'abandonna pas un débris : tant il y avait d'amour-propre national, et d'habitude d'ordre, dans l'ensemble et le détail de cette armée, et tant ils étaient dépourvus de toute espèce de renseignements, comme de ressources, dans ce pays désert et tout ennemi.

L'armée d'Italie s'avancait à quelques lieues sur la gauche de la grande route, elle surprit des paysans en armes qui ne surent point combattre, mais leur seigneur, le poignard à la main, se rua sur les Français comme un désespéré ; il criait qu'il n'avait plus d'autel, plus d'empire, plus de patrie, et que la vie lui était odieuse ; on voulut pourtant la lui laisser, mais comme il s'efforçait de l'ôter aux soldats qui l'entouraient, la pitié fit place à la colère, et on le satisfît.

Vers Krymskoïe, le 11 septembre, l'armée ennemie reparut bien

établie dans une forte position. Elle avait repris sa méthode d'avoir égard, dans sa retraite, au terrain plus qu'à l'ennemi.

Le duc de Trévise fit d'abord convenir Murat de l'impossibilité d'attaquer ; mais la fumée de la poudre eut bientôt enivré ce monarque. Il se compromit, et obligea Dufour, Mortier, et leur infanterie, de s'avancer.

C'était le reste de la division Friand et la jeune garde. On perdit là, sans utilité, deux mille hommes de cette réserve, ménagée si mal à propos le jour de la bataille ; et Mortier furieux écrivit à l'empereur qu'il n'obéirait plus à Murat.

Car c'était par des lettres que les généraux d'avant-garde communiquaient avec Napoléon. Il était resté depuis trois jours à Moaïsk, enfermé dans sa chambre, toujours consumé par une fièvre ardente, accablé d'affaires et d'inquiétudes.

Un rhume violent lui avait fait perdre l'usage de la parole. Forcé de dicter à sept personnes à la fois, et ne pouvant se faire entendre, il écrivait sur différents papiers le sommaire de ses dépêches. S'il s'élevait quelques difficultés, il s'expliquait par signes.

Il y eut un moment où Bessières lui fit l'énumération de tous les généraux blessés le jour de la bataille. Cette fatale nomenclature lui fut si poignante, que, retrouvant sa voix par un violent effort, il interrompit ce maréchal par cette brusque exclamation :

— Huit jours de Moscou, et il n'y paraîtra plus.

Cependant, quoiqu'il eût placé jusque-là tout son avenir dans cette capitale, une victoire si sanglante et si peu décisive avait affaibli son espoir. Ses instructions du 11 septembre, à Berthier pour le maréchal Victor, montrèrent sa détresse.

« L'ennemi, attaqué au cœur, ne s'amuse plus aux extrémités. Dites au duc de Bellune qu'il dirige tout, bataillons, escadrons, artillerie, hommes isolés, sur Smolensk, pour pouvoir de là venir à Moscou. »

Au milieu de ces souffrances de corps et d'esprit, dont il dérobaît la vue à son armée, Davoust pénétra jusqu'à lui ; ce fut pour s'offrir encore, quoique blessé, pour le commandement de l'avant-garde, promettant qu'il saurait marcher jour et nuit, joindre l'ennemi, et le forcer au combat, sans prodiguer, comme Murat, les forces et la vie de ses soldats. Napoléon ne lui répondit qu'en vantant avec affecta-

tion l'audacieuse et inépuisable ardeur de son beau-frère.

Il venait d'apprendre qu'on avait retrouvé l'armée ennemie ; qu'elle ne s'était point retirée sur son flanc droit, vers Kalouga, comme il l'avait craint ; qu'elle reculait toujours, et qu'on n'était plus qu'à deux journées de Moskou. Ce grand nom et le grand espoir qu'il y attachait, ranimèrent ses forces, et le 12 septembre il fut en état de partir en voiture, pour rejoindre son avant-garde.

CHAPITRE XLIII.

Incendie de Moscou.

On a vu l'empereur Alexandre, surpris à Wilna au milieu de ses préparatifs de défense, fuir avec son armée désunie, et ne pouvoir la rallier qu'à cent lieues de là, entre Vitepsk et Smolensk.

L'empereur russe ne s'était pas montré comme un homme de guerre aux yeux de ses ennemis ; ils le jugèrent ainsi, sur ce qu'il avait négligé la Bérézina, seule ligne naturelle de défense de la Lithuanie ; sur sa retraite excentrique vers le nord, quand le reste de son armée fuyait vers le midi ; enfin, sur son ukase de recrutement, daté de Drissa, qui donnait aux recrues pour point de ralliement plusieurs villes qu'occupèrent presque aussitôt les Français. On remarqua aussi son départ de l'armée, lorsqu'elle commençait à combattre.

L'intérieur de l'empire était menacé, c'était à Moskou à donner l'exemple. Cette capitale, justement nommée par ses poètes *Moscou aux coupoles dorées*, était un vaste et bizarre assemblage de deux cent

quatre-vingt-quinze églises et quinze cents châteaux, avec leurs jardins et leurs dépendances.

Ces palais de briques et leurs parcs, entremêlés de jolies maisons de bois et même de chaumières, étaient dispersés sur plusieurs lieues carrées d'un terrain inégal ; ils se groupaient autour d'une forteresse élevée et triangulaire, dont la vaste et double enceinte, d'une demi-lieue de pourtour, renfermait encore, l'une, plusieurs palais, plusieurs églises et des espaces incultes et rocailleux ; l'autre, un vaste bazar, ville de marchands, où les richesses des quatre parties du monde brillaient réunies.

Ces édifices, ces palais, et jusqu'aux boutiques, étaient tous couverts d'un fer poli et coloré ; les églises, chacune surmontée d'une terrasse et de plusieurs clochers que terminaient des globes d'or, puis le croissant, enfin la croix, rappelaient l'histoire de ce peuple ; c'était l'Asie et sa religion, d'abord victorieuse, ensuite vaincue, et enfin le croissant de Mahomet, dominé par la croix du Christ.

Un seul rayon de soleil faisait étinceler cette ville superbe de mille couleurs variées ! A son aspect, le voyageur enchanté s'arrêtait ébloui ; elle lui rappelait ces prodiges, dont les poètes orientaux avaient amusé son enfance. S'il pénétrait dans son enceinte, l'observation augmentait encore son étonnement ; il reconnaissait aux nobles les usages, les mœurs, les différents langages de l'Europe moderne, et la riche et légère élégance de ses vêtements.

Il regardait avec surprise le luxe et la forme asiatiques de ceux des marchands, les costumes grecs du peuple, et leurs longues barbes. Dans les édifices, la même variété le frappait ; et tout cela cependant, empreint d'une couleur locale et parfois rude, comme il convient à la Moskovie.

Enfin, quand il observait la grandeur et la magnificence de tant de palais, les richesses dont ils étaient ornés ; le luxe des équipages ; cette multitude d'esclaves et de serviteurs empressés, et l'éclat de ces spectacles magnifiques, le fracas de ces festins, de ces fêtes, de ces joies somptueuses, qui sans cesse y retentissaient, il se croyait transporté au milieu d'une ville de rois, dans un rendez-vous de souverains, venus avec leurs usages, leurs mœurs et leur suite, de toutes les parties du monde.

Ce n'étaient pourtant que des sujets, mais des sujets riches, puis-

sants ; des grands, orgueilleux d'une noblesse antique, forts de leur nombre, de leur réunion, d'un lien général de parenté, contracté pendant les sept siècles de durée de cette capitale. C'étaient des seigneurs fiers de leur existence au milieu de leurs vastes possessions ; car le territoire presque entier du gouvernement de Moscou leur appartient, et ils y règnent sur un million de serfs. Enfin, c'étaient des nobles, s'appuyant, avec un orgueil patriotique et religieux, « sur le berceau et le tombeau de leur noblesse ; » car c'est ainsi qu'ils appellent Moscou.

La nécessité y ramena Alexandre ; il s'y rendit de Polotsk, précédé de ses proclamations, et attendu par les nobles et les marchands. Il y parut d'abord au milieu de la noblesse réunie. Là, tout fut grand, la circonstance, l'assemblée, l'orateur et les résolutions qu'il inspira. Sa voix était émue. A peine eut-il cessé qu'un seul cri, mais simultanément, unanime, s'élança de tous les cœurs : on entendit de toutes parts :

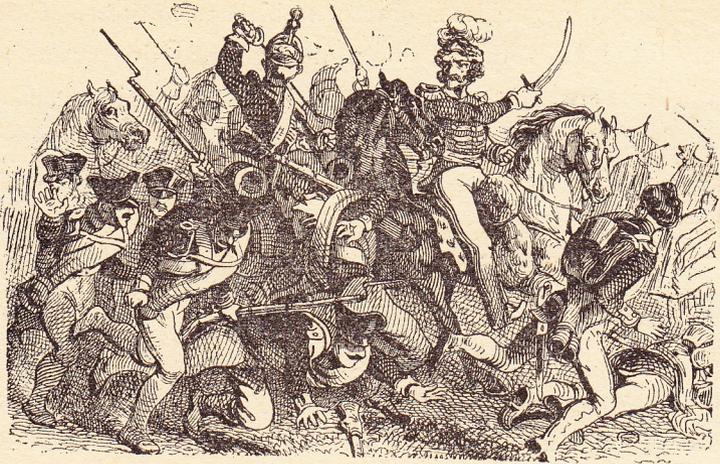
— Sire, demandez tout ! nous vous offrons tout ! prenez tout !

Puis aussitôt, l'un de ces nobles proposa la levée d'une milice, et, pour la former, le don d'un paysan sur vingt-cinq. Mais cent voix l'interrompirent en s'écriant « que la patrie voulait davantage ; que c'était un serf sur dix, tout armé, équipé, et pourvu de trois mois de vivres, qu'il fallait donner ! » C'était offrir, pour le seul gouvernement de Moscou, quatre-vingt mille hommes et beaucoup de munitions.

La résolution de cette assemblée fut généreuse et digne d'une si grande nation.

Alexandre parla ensuite aux marchands, mais plus brièvement : il leur fit lire cette proclamation, où Napoléon était représenté « comme un perfide, un Moloch, qui, la trahison dans le cœur et la loyauté sur les lèvres, venait effacer la Russie de la face du monde. »

A ces mots, on vit s'efflammer de fureur toutes ces figures mâles et fortement colorées, auxquelles de longues barbes donnaient à la fois un air antique, imposant et sauvage. Leurs yeux étincelaient ; une rage convulsive les saisit ; leurs bras roidis qu'ils tordaient, leurs poings fermés, des cris étouffés, le grincement de leurs dents, en exprimaient la violence. L'effet y répondit. Leur chef, qu'ils élisent eux-mêmes, se montra digne de sa place : il souscrivit le premier



pour cinquante mille roubles. C'était les deux tiers de sa fortune, et il les apporta le lendemain.

Ces marchands sont divisés en trois classes : on proposa de fixer à chacun sa contribution. Mais l'un d'eux, qui comptait dans la dernière classe, déclara que son patriotisme ne se soumettrait à aucune limite, et, dans l'instant, il s'imposa lui-même bien au-delà de la fixation proposée ; les autres suivirent de plus ou moins loin son exemple.

On profita de leur premier mouvement. Ils trouvèrent sous leur main tout ce qu'il fallait pour s'engager irrévocablement, quand ils étaient encore ensemble, excités les uns par les autres et par les paroles de leur empereur.

Ce don patriotique s'éleva, dit-on, à deux millions de roubles. Les autres gouvernements répétèrent, comme autant d'échos, le cri national de Moscou. L'empereur accepta tout ; mais tout ne put être donné sur-le-champ : et quand, pour achever son ouvrage, il réclama le reste des secours promis, il fut forcé d'user de contrainte ; le péril qui avait soumis les uns et échauffé les autres, s'étant éloigné.

Pendant, bientôt Smolensk fut envahi, Napoléon dans Viazma, l'alarme dans Moscou. La grande bataille n'était point encore perdue, et déjà l'on commençait à abandonner cette capitale.

Dans ses proclamations, le gouverneur-général comte Rostopschine, disait aux femmes : « qu'il ne les retenait pas, que moins il y aurait de peur, moins il y aurait de péril ; mais, que pour leurs frères et leurs maris, ils de-



vaient rester, qu'autrement ils se couvriraient de honte.» Puis il ajoutait des détails rassurants sur les forces ennemies : « c'étaient cent cinquante mille hommes réduits à se nourrir de cheval. L'empereur Alexandre allait revenir dans sa fidèle capitale ; quatre-vingt-trois mille Russes, tant recrues que milice, et quatre-vingts canons marchaient vers Borodino pour se joindre à Kutusof. »

Il finissait en disant : « Si ces forces ne suffisent pas, je vous dirai : Allons, mes amis les Moskovites, marchons aussi ! nous rassemblerons cent mille hommes, nous prendrons l'image de la Sainte Vierge, cent cinquante pièces de canon, et nous mettrons fin à tout et ensemble.

On a remarqué, comme une singularité toute locale, que la plupart de ces proclamations étaient en style biblique et en prose rimée.

En même temps, non loin de Moscou, et par l'ordre d'Alexandre, on faisait diriger par un artificier allemand la construction d'un ballon monstrueux. La première destination de cet aérostat ailé, avait été de planer sur l'armée française, d'y choisir son chef, et de l'écraser par une pluie de fer et de feu : on en fit plusieurs essais qui échouèrent, les ressorts des ailes s'étant toujours brisés.

Mais Rostopschine, feignant de persévérer, fit, dit-on, achever la confection d'une multitude de fusées et de matières à incendies. Moscou elle-même devait être la grande machine infernale, dont l'explosion nocturne et subite dévorerait l'empereur et son armée.

Si l'ennemi échappait à ce danger, du moins n'aurait-il plus d'asile, plus de ressources ; et l'horreur d'un si grand désastre, dont on sau-

rait bien l'accuser, comme on avait fait de ceux de Smolensk, de Dorogobouje, de Viazma et de Gjatz, soulèverait toute la Russie.

Tel fut le terrible plan de ce noble descendant de l'un des plus grands conquérants de l'Asie. Il fut conçu sans effort, mûri avec soin, exécuté sans hésitation.

Tout se prépara en silence, à l'insu du peuple, des propriétaires de toutes les classes, et peut-être de leur empereur. La nation ignorait qu'elle se sacrifiait elle-même, pour rendre odieux les français, et s'inquiétant peu des malédictions de tant de malheureux, pourvu qu'ils en chargeassent l'armée de Napoléon.

Le silence d'Alexandre laisse douter s'il approuva ou blâma cette grande détermination. La part qu'il eut dans cette catastrophe est un mystère.

Quinze jours avant l'invasion, le départ des archives, des caisses publiques, du trésor, et celui des nobles et des principaux marchands, avec ce qu'ils avaient de plus précieux, indiqua au reste des habitants ce qu'ils avaient à faire. Chaque jour le gouverneur, impatient déjà de voir se vider cette capitale, en faisait surveiller l'émigration.

Le 3 septembre, une Française, au risque d'être massacrée par des mougiques furieux, se hasarda à sortir de son refuge. Elle errait depuis long-temps dans de vastes quartiers, dont la solitude l'étonnait, quand une lointaine et lugubre clameur la saisit d'effroi.

C'était comme le chant de mort de cette vaste cité ; immobile, elle regarde, et voit s'avancer une multitude immense d'hommes et de femmes désolés, emportant leurs saintes images, et traînant leurs enfants après eux. Leurs prêtres, tous chargés des signes sacrés de la religion, les précédaient. Ils invoquaient le ciel par des hymnes de douleur, que tous répétaient en pleurant.

Cette foule d'infortunés parvenus aux portes de la ville, les dépassèrent avec une douloureuse hésitation ; leurs regards, se détournant encore vers Moskou, semblaient dire un dernier adieu à leur ville sainte : mais peu à peu leurs chants lugubres et leurs sanglots se perdirent dans les vastes plaines qui l'environnent.

Ainsi fuyait en détail, ou par masses, cette population. Les routes de Cazan, de Voladimir et d'Iaroslaf, étaient couvertes, pendant quarante lieues, de fugitifs à pied, et de plusieurs files, non interrompues, de voitures de toute espèce. Toutefois, les mesures de Rostopschine pour prévenir le découragement, et maintenir l'ordre, retinrent beaucoup de ces malheureux jusqu'au dernier moment.

Dans un des moments où prosternés, soit aux pieds des autels, soit chez eux devant les images de leurs saints, ils n'avaient plus d'espérance que dans le ciel, tout-à-coup des cris d'allégresse retentirent : on se précipite aussitôt sur les places et dans les rues pour en apprendre la cause.

Le peuple y était en foule, ivre de joie, et ses regards attachés sur la croix de la principale église. Un vautour venait de s'embarasser dans les chaînes qui la soutenaient, et y demeurait suspendu. C'était un présage assuré pour ces hommes, dont une grande attente augmentait la superstition naturelle : ainsi leur Dieu allait saisir et leur livrer Napoléon.

Rostopschine s'emparait de tous ces mouvements, qu'il excitait ou comprimait, suivant qu'ils lui étaient favorables ou contraires. Parmi les prisonniers ennemis, il faisait choisir les plus chétifs, pour les montrer au peuple, qui s'enhardissait à la vue de leur faiblesse.

Et cependant il vidait Moskou de fournitures de toute espèce, pour nourrir les vaincus, et affamer les vainqueurs. Cette mesure lui fut facile, Moskou ne s'approvisionnant qu'au printemps et en automne par les eaux, et en hiver par le traînage.

Il maintenait encore, avec un reste d'espoir, l'ordre si nécessaire, surtout dans une pareille fuite, quand les débris du désastre de Borodino se présentèrent. Ce long convoi de blessés, leurs gémissements leurs vêtements et leur linge, tout souillés d'un sang noir ; leurs seigneurs si puissants, frappés et renversés comme les autres ; tout cela était un spectacle d'une nouveauté bien effrayante pour une ville depuis si longtemps éloignée des horreurs de la guerre. La police redoubla d'activité ; mais la terreur qu'elle inspirait ne put lutter plus longtemps contre une plus grande terreur.

Alors Rostopschine s'adresse encore au peuple ; il lui déclare : « qu'il va défendre Moskou jusqu'à la dernière goutte de son sang ; qu'on se battra dans les rues ; que déjà les tribunaux sont fermés, mais qu'il n'importe, qu'on n'a pas besoin de tribunaux pour faire le procès au scélérat. »

Puis il ajoute « que dans deux jours il donnera le signal. Il recommande qu'on s'arme bien de haches, et surtout de fourches à trois dents, le Français n'étant pas plus lourd qu'une gerbe de blé.

Quant aux blessés, il va, dit-il, faire dire une messe pour eux, et bénir l'eau pour leur prompt guérison.»

Le lendemain, il ajouta « qu'il allait se joindre à Kutusof, afin de prendre les dernières mesures pour exterminer les ennemis. Après quoi, dit-il, nous renverrons au diable ces hôtes, nous leur ferons rendre l'ame, et nous mettrons la main à l'œuvre pour réduire en poudre ces perfides.»

En effet, Kutusof n'avait point désespéré du salut de sa patrie. Après s'être servi des milices, pendant le combat de Borodino, pour porter les munitions et relever les blessés, il venait d'en former le troisième rang de son armée.

A Mojaïsk, sa bonne contenance lui avait fait gagner assez de temps pour mettre de l'ordre dans sa retraite, choisir ses blessés, abandonner ceux qui étaient incurables, et en embarrasser l'armée ennemie. Plus loin, à Zelkowo, un échec avait arrêté la fougue de Murat. Enfin, le 13 septembre, Moscou vit les feux des bivouacs russes.

Là, l'orgueil national, une position heureuse, les travaux qu'on y ajouta, tout fit croire que ce général s'était déterminé à sauver la capitale, ou à périr avec elle. Il hésitait cependant, et, soit politique ou prudence, il finit par abandonner le gouverneur de Moscou à toute sa responsabilité.

L'armée russe, dans cette position de Fili, en avant de Moscou comptait quatre-vingt-onze mille hommes, dont six mille Cosaques, soixante-cinq mille hommes de vieilles troupes, restes de cent vingt et un mille hommes présents à la Moskowa, et vingt mille recrues, armées, moitié de fusils et moitié de piques.

L'armée française, forte de cent trente mille hommes la veille de la grande bataille, avait perdu environ quarante mille hommes à Borodino ; restait quatre-vingt-dix mille hommes.

Des régiments de marche et les divisions Laborde et Pino allaient la rejoindre : elle était donc encore forte de près de cent mille hommes en arrivant devant Moscou. Sa marche était appesantie par six cent sept canons, deux mille cinq cents voitures d'artillerie, et cinq mille voitures de bagages : elle n'avait plus de munitions que pour un jour de combat. Peut-être Kutusof calcula-t-il la disproportion de ses force réelles avec celles de l'ennemi.



Ce qui est certain, c'est que ce vieux général trompa le gouverneur jusqu'au dernier moment. « Il lui jurait encore sur ses cheveux blancs qu'il se ferait tuer avec lui devant Moscou ; » quand soudain celui-ci apprend que dans la nuit, dans le camp, dans un conseil, l'abandon sans combat, de cette capitale, vient d'être décidé.

A cette nouvelle, Rostopschine furieux, mais inébranlable, se dévoue. Le temps pressait : on se hâte. On ne cherche plus à cacher à Moscou le sort qu'on lui destine ; ce qui restait d'habitants n'en valait plus la peine : il fallait, d'ailleurs, les décider à fuir pour leur salut.

La nuit, des émissaires vont donc frapper à toutes les portes, ils annoncent l'incendie. Des fusées sont glissées dans toutes les ouvertures favorables, et surtout dans les boutiques couvertes de fer du quartier marchand. On enlève les pompes ; la désolation monte à son comble, et chacun, suivant son caractère, se trouble ou se décide. La plupart se groupent sur les places ; ils se prennent, ils se questionnent réciproquement, ils cherchent des conseils ; beaucoup errent sans but ; les uns tout effarés de terreur, les autres dans un état effrayant d'exaspération. Enfin l'armée, le dernier espoir de ce peuple, l'abandonne ; elle commence à traverser la ville, et, dans sa retraite, elle entraîne avec elle les restes encore nombreux de cette population.

Elle sortit par la porte de Kolomna, entourée d'une foule de femmes, d'enfants et de vieillards désespérés. Les champs en furent couverts ; ils fuyaient dans toutes les directions, par tous les sentiers, à travers champs, sans vivres, et tout chargés de leurs effets, les premiers que, dans leur trouble, ils avaient trouvés sous leurs mains.

On en vit qui, faute de chevaux, s'étaient attelés eux-mêmes à des chariots, ainsi leurs enfants en bas âge, ou leur femme malade,

ou leur père infirme ; enfin, ce qu'ils avaient de plus précieux. Les bois leur servirent d'abri : ils vécurent de la pitié de leurs compatriotes.

Ce jour-là, une scène effrayante termina ce triste drame. Ce dernier jour de Moskou venu, Rostopschine rassemble tout ce qu'il a pu retenir et armer. Les prisons s'ouvrent. Une foule sale et dégoûtante en sort tumultueusement. Ces malheureux se précipitent dans les rues avec une joie féroce.

Deux hommes, Russe et Français, l'un accusé de trahison, l'autre d'imprudence politique, sont arrachés du milieu de cette horde ; on les traîne devant Rostopschine. Celui-ci reproche au Russe sa trahison.

C'était le fils d'un marchand : il avait été surpris provoquant le peuple à la révolte. Ce qui alarma, c'est qu'on découvrit qu'il était d'une secte d'illuminés allemands, qu'on nomme martinistes, association d'indépendants superstitieux. Son audace ne s'était pas démentie dans les fers. On crut un instant que l'esprit d'égalité avait pénétré en Russie. Toutefois, il n'avoua pas de complices.

Dans ce dernier instant, son père seul accourut. On s'attendait à le voir intercéder pour son fils ; mais c'est sa mort qu'il demande. Le gouverneur lui accorda quelques instants pour lui parler encore et le bénir.

« Moi ! bénir un traître ! » s'écrie le Russe furieux ; et dans l'instant il se tourne vers son fils, et, d'une voix et d'un geste horrible, il le maudit.

Ce fut le signal de l'exécution. On abattit d'un coup de sabre mal assuré ce malheureux. Il tomba, mais seulement blessé, et peut-être l'arrivée des Français l'aurait-elle sauvé, si le peuple ne s'était pas aperçu qu'il vivait encore. Ces furieux forcèrent les barrières, se jetèrent sur lui, et le déchirèrent en lambeaux.

Cependant, le Français demeurait glacé de terreur, quand Rostopschine se tournant vers lui :

— Pour toi, dit-il, comme Français, tu devrais désirer l'arrivée des Français ; sois donc libre, mais va dire aux tiens que la Russie n'a eu qu'un seul traître et qu'il est puni.

Alors, s'adressant aux misérables qui l'environnent, il les appelle enfants de la Russie, et leur ordonne d'expier leur fautes en servant

leur patrie. Enfin il sort le dernier de cette malheureuse ville, et rejoint l'armée russe.

Dès lors, la grande Moscou n'appartient plus ni aux Russes, ni aux Français, mais à cette foule impure, dont quelques officiers et soldats de police dirigèrent la fureur. On les organisa ; on assigna à chacun son poste, et ils se dispersèrent, pour que le pillage, la dévastation et l'incendie éclatassent partout à la fois.

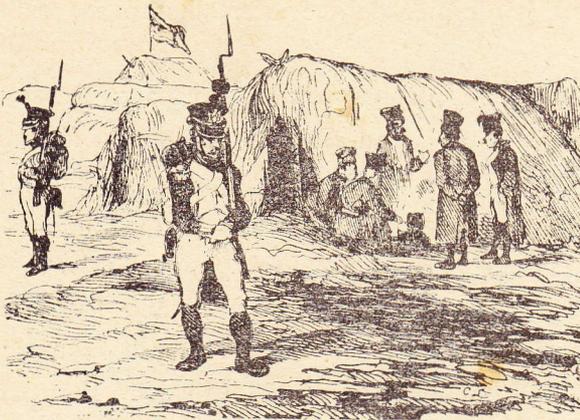
Ce jour-là même (le 14 septembre), Napoléon, enfin persuadé que Kutusof ne s'était pas jeté sur son flanc droit, rejoignit son avant-garde. Il monta à cheval à quelques lieues de Moscou. Il marchait lentement, avec précaution, faisant sonder devant lui les bois et les ravins, et gagner le sommet de toutes les hauteurs pour découvrir l'armée ennemie. On s'attendait à une bataille : le terrain s'y prêtait ; des ouvrages étaient ébauchés, mais tout avait été abandonné et l'on n'éprouvait pas la plus légère résistance.

Enfin une dernière hauteur reste à dépasser ; elle touche à Moscou, qu'elle domine ; c'est *le Mont du Salut*. Il s'appelle ainsi parce que, de son sommet, à l'aspect de leur ville sainte, les habitants se signent et se prosternent. Il était deux heures ; le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette grande cité. A ce spectacle, frappés d'étonnement, les éclaireurs s'arrêtent ; ils crient : « Moscou ! Moscou ! » Chacun alors presse sa marche ; on accourt en désordre, et l'armée entière, battant des mains, répète avec transport : « Moscou ! Moscou ! » comme les marins crient : « Terre ! Terre ! » à la fin d'une longue et pénible navigation.

Napoléon lui-même accourut.

Il s'arrêta transporté ; une exclamation de bonheur lui échappa. Depuis la grande bataille, les maréchaux mécontents s'étaient éloignés de lui ; mais à la vue de Moscou prisonnière, à la nouvelle de l'arrivée d'un parlementaire, frappés d'un si grand résultat, enivrés de tout l'enthousiasme de la gloire, ils oublièrent leurs griefs. On les vit tous se presser autour de l'empereur, rendant hommage à sa fortune, et déjà tentés d'attribuer à la prévoyance de son génie le peu de soin qu'il s'était donné le 7 pour compléter sa victoire.

Mais chez Napoléon, les premiers mouvements étaient courts. Il avait trop à penser pour se livrer long-temps à ses sensations. Son



premier cri avait été :
 « La voila donc enfin
 cette ville fameuse ! »
 Et le second fut : « Il
 était temps ! »

Ces murs renfer-
 maient tout son espoir,
 la paix, les frais de la
 guerre, une gloire in-
 mortelle : aussi ses avi-
 des regards s'attachaient-

ils sur toutes ses issues.

Cependant, l'inquiétude commençait à le saisir. Déjà, à sa gauche et à sa droite, il voyait le prince Eugène et Poniatowski déborder la ville ennemie ; devant lui, Murat atteignait, au milieu de ses éclaireurs, l'entrée des faubourgs, et pourtant aucune députation ne se présentait ; seulement un officier de Miloradowitch était venu déclarer que ce général mettrait le feu à la ville, si l'on ne donnait pas à son arrière-garde le loisir de l'évacuer.

Napoléon accorda tout. Les premières troupes des deux armées se mêlèrent quelques instants.

Cependant, le jour s'écoule et Moscou reste morne, silencieuse et comme inanimée. L'anxiété de l'empereur s'accroît ; l'impatience des soldats devient plus difficile à contenir. Quelques officiers ont pénétré dans l'enceinte de la ville. « Moscou est déserte ! »

A cette nouvelle, qu'il repousse avec irritation, Napoléon descend de la montagne du salut, et s'approche de la Moskowa et de la porte de Dorogomilow. Il s'arrête encore à l'entrée de cette barrière, mais inutilement. Murat le presse. « Eh bien, lui répond-il, entrez donc, puisqu'ils le veulent ! » Et il recommande la plus grande discipline ; il espère encore. « Peut-être que ces habitants ne savent pas même se rendre ; car ici tout est nouveau, eux pour nous, et nous pour eux. »

Mais alors, les rapports se succèdent ; tous s'accordent. Des Français, habitants de Moscou, se hasardent à sortir de l'asile qui, depuis quelque jours, les dérobe à la fureur du peuple : ils confirment la fatale nouvelle. L'empereur appelle Daru et s'écrie : « Moscou dé-

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5^e EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS